

LA LITTERATURE ET LA MER.

Par José GERS,
Délégué du Pen-Club.

Sur les âmes les plus frustes, la mer exerce un empire singulier. En sa présence, humbles peines ou profonds tourments revêtent une beauté supérieure, étrangement apaisante. Conscients ou non, le cœur, les sens, l'être tout entier en subissent l'insinuant pouvoir consolateur. « Oisif, au bord de la mer, dit Valéry, si l'on tente de déchiffrer ce qui naît en nous devant elle..., on se trouve des pensées ébauchées, des lambeaux de poèmes, des fantômes d'actions, des espoirs, des menaces, toute une confusion de velléités excitées par cette grandeur qui s'offre et se défend. »

A cause de cette offrande gratuite et de ce refus, la mer supporte toutes les personnifications, justifie l'emploi de toutes les images. A l'égal du Désert, mieux encore que lui — parce que son immuabilité s'accompagne d'une mobilité éternelle — elle suggère ce qui n'a point de limites, propose à l'esprit le seul envol qui l'affranchit absolument de l'humain. Libérée de l'immédiat terrestre, la pensée, devant la mer, se voit soudain pourvue d'ailes ouvertes, à l'échelle de la vastitude marine, s'élève et se perd — active et passive — dans cet infini, et la présence de la vague lui prodigue l'exaltante illusion d'y participer un instant.

La mer, jamais monotone, est à jamais diverse et changeante. Il serait permis d'imaginer une vie contemplative qui n'eut d'autre objet que le spectacle de la mer, ni d'autre paysage que l'univers marin habité de vide, traversé de vent. Ce vent, qui déferle sur la plaine liquide qu'il agite, ou brutalise, ou fait bouillonner au gré de son humeur, est gonflé d'odeurs salées et pénétrantes. Respirer le vent, c'est respirer la mer que l'on respire mieux qu'on ne l'embrasse. Et tel est l'envoûtement produit par le charme mêlé de son rythme, de sa rumeur, de son odeur — la seule odeur incorruptible qui soit au monde — que l'idée de partir, de « partir pour partir », naît tout naturellement du voisinage de la vague, comme jadis, l'Anadyomène, vêtue d'aurore mouillée, naquit de l'éclatante écume.

Ce désir du départ, ce départ lui-même avec ses fièvres et

ses abattements, ses promesses trahies et ses espérances recommencées, ceci et cela qui l'a mieux compris, senti, exprimé que l'écrivain et le poète, eux dont la mission est de fixer le désir, l'inquiétude, le rêve des hommes ? Rêve, inquiétude, désir, tout finit au tombeau, « tout va sous terre et rentre dans le jeu ». Seule demeure la vie incessante. Or, la mer et la vie sont mystérieusement liées entre elles. Ne semblerait-il point que les vocables dont se servent, pour traduire l'idée de la mer, les hommes de nombreuses races, dérivent du mot « mar », appartenant à la langue sacrée des Indes. Et ce mot renferme le sens de : « ce qui doit mourir ». Ainsi, au fond de cet instinctif désir du départ, au fond, aussi, de cet attachement — qui n'est peut-être qu'une forme sublime de la crainte — que la mer inspire, y aurait-il donc l'obscur vouloir de l'homme de retourner aux sources de ses origines, si tant est que la mer serait, selon certains savants, le principe et la fin de tout ?

Des rhapsodes de l'antique Hellade aux poètes et écrivains des temps modernes, un vaste chant d'amour et de mort, aux accents multiplement variés, flotte sur la vague éternelle. Si la littérature universelle doit beaucoup à la mer — pourvoyeuse de toutes les richesses et de toutes les gloires — la mer, en retour, doit beaucoup au poète et à l'écrivain. Tandis que les navigateurs ont domestiqué la mer à leur usage, l'ont ramenée à des cartes précises savamment, minutieusement rehaussées de signes et de hachures où les mystères des latitudes, les courants, l'habitat des tempêtes s'emprisonnent entre les pointes d'un compas, l'écrivain et le poète, eux, l'ont humanisée. Ils ont durablement ébloui l'homme en lui révélant, par les mots et par l'image, les beautés sans nombre de l'Océan et, en même temps, ils l'ont enrichi d'une connaissance nouvelle de sa propre grandeur et de sa propre misère, découvertes, l'une et l'autre, au péril de la mer.

Il est curieux de constater que la Genèse, encore qu'elle rapporte que les flottes de Tyr transportaient des étoffes et des matières précieuses, ne s'étend guère sur l'art naval et, partant, ne contient point de périodes susceptibles de prendre rang et place dans la littérature maritime. Mais viennent, avec la civilisation méditerranéenne vraiment commençante, la navigation et les expéditions à travers la Mer Intérieure. Dès lors, le rhapsode, subjugué, regarde vers la mer. L'**Illiade** et l'**Odyssée** nous disent avec quelle certitude l'aède et la mer se sont reconnus, et que leur confrontation a été tout de suite infiniment pathétique et décisive. Et nous voyons, escortant

le périple des héros, où l'aventure, le combat, l'amour et la mort alternent, une strophe — pleine de résonance, soumise à des variations subtiles — régulièrement revenir, comme une mélodie votive et comme une incantation : « L'onde pourprée s'ouvre avec bruit autour de la carène de la nef, qui court sur la mer en faisant sa route »...

Depuis, une littérature maritime est née : flore marine éclore aux sillons des sillages. C'est dans l'ordre. Quel empire terrestre propose à l'homme, à l'égal de l'empire des eaux, un tel champ promis à l'action et au rêve, et celui-ci à la mesure de celle-là ? Beaudelaire écrit :

Homme libre, toujours tu chériras la mer !
La mer est ton miroir ; tu contemples ton âme
Dans le déroulement infini de sa lame,
Et ton esprit n'est pas un gouffre moins amer.

Tandis que Willem Kloos, de son côté, proclame :

De zee, de zee klotst voort in eindelooze deining,
De zee waarin mijn ziel zich zelf weerspiegeld ziet;
De zee is als mijn ziel in wezen en verschijning,
Zij is een levend schoon en kent zich zelve niet.

Voyons, dans ces paroles — où la pensée de deux poètes d'égal génie se rencontre d'une manière troublante — la synthèse même du profond besoin qu'a l'homme de la mer, le sens de cet atavique et royal esclavage qui ne pourrait cesser qu'avec son espèce, le pourquoi, enfin, d'un amour millénaire dont le poète et l'écrivain sont, par droit naturel, les chantres, les interprètes, les commentateurs consacrés.

Certes, depuis l'appareillage héroïque des « blanches caravelles » à jamais évanouies, toutes les mers ont été pratiquement visitées. Les routes marines sont tracées sûrement. Les « étoiles nouvelles », qui brûlaient les yeux visionnaires des conquistadores, ont été longuement reconnues. Et voici que des paquebots de 80,000 tonnes ramènent, à quatre jours, la distance qui sépare l'ancien du nouveau continent. Est-ce à dire que le merveilleux a déserté la mer, qu'elle n'offre plus à l'homme — et à l'écrivain et au poète : ses porte-paroles — que des immensités désormais familières, mais appauvries ? Que non ! Car l'homme a besoin, aura toujours besoin de merveilleux, cette fleur sans égale dont la mer, bien plus que la terre ferme, est l'incontesté climat. Et c'est pourquoi il y aura toujours sur la mer des vaisseaux fantômes, alors même que le dernier voilier aura cargué sa voilure fatiguée, de l'autre côté de la terre...

Des vaisseaux fantômes ! Audacieux et légers, de mysté-

rieux navires vont et viennent à travers les grandes littératures du monde. Rappelons pour mémoire que, parmi cette flottille errante de vaisseaux damnés, perdus, malmenés par la vague et infatigables, l'un des plus hiératiques est celui qui déposa, sur la rive danoise, le roi Skiold, le roi viking « venu de la mer ». Mais jamais personne n'a su **d'où** il vint, et jamais personne n'a su vers où il cingla lorsque — Skiold ayant été appelé au pays des Ombres, et sa dépouille reportée à bord de son drakkar — le navire frémissant, une frise de boucliers d'or courant sur ses bordages et sa voile écarlate gonflée au vent de la mer, s'enfonça dans la brume, tout droit, sans équipage, guidé par la seule main des dieux...

Sans doute, en ouvrant les sagas de la vieille Islande — récits fantastiques où de rudes scènes de barbarie voisinent avec de frais tableaux de pureté et d'amour — nous naviguons, toutes voiles dehors, en pleine épopée marine mythique. Mais où finit la réalité concrète, où commence le mythe ? Des rhapsodes grecs aux lettres contemporaines, en passant par les conteurs arabes et les scaldes du Nord, la mer océane n'a cessé de dicter, de sa voix énorme, des récits surprenants et légendaires. Rien de plus simple, en vérité. Histoire et légende, réalité et fiction où pourraient-elles, sinon en mer, aussi naturellement se suivre et se compléter, en mer où tant de générations de morts roulent sous les étraves bondissantes qui portent la fortune des vivants ? Aussi, la littérature de la mer est innombrable. Y opérer un classement, même sommaire, nous éloignerait de l'objet strictement limité de cet exposé. Et, plutôt que de jeter des coups de sonde maladroits dans cette matière inépuisablement dense et diverse, contentons-nous d'un bref aperçu d'ensemble.

Comme la mer a ses savants, ses historiens, ses océanographes, elle a ses poètes, ses romanciers, ses conteurs. Pour le besoin de notre cause, négligeons, ici, les premiers, pour nous en tenir à ceux qui ont mis la meilleure substance de leur talent et de leurs facultés émotives dans des œuvres d'imagination. Il est notoire que l'après-guerre a singulièrement attiré l'attention des hommes de toutes nations sur les choses de la mer et, parallèlement, a ranimé, renouvelé chez l'écrivain et le poète le thème de l'attraction marine. Mais rappelons un phénomène, fort curieux du reste, qu'il n'est point sans intérêt de souligner. C'est-à-dire : l'extraordinaire vogue que connut, au lendemain de la guerre — soit au sortir de la plus abominable aventure qui fut — le roman d'aventures ! Une vogue telle, il vous en souviendra, qu'il était permis de se

demander comment l'homme jeune n'avait pu, au long de cinquante-deux mois de cauchemar, « épuiser toutes les chances et toutes les émotions extrêmes qu'apportent le risque et le danger ». C'est le propre des grands cataclysmes de provoquer des réactions apparemment contradictoires. Mais il était logique que, dans cette vogue affirmée du roman d'aventures, la littérature de la mer bénéficiât, pour sa part, d'une exceptionnelle faveur.

La terre, parcourue en tous sens, qu'offrait-elle encore à l'imagination avide de quoi nourrir sa forte faim brutalement réveillée ? Rien, ou presque. Nous sommes ceux qui pouvons évoquer des temps encore relativement proches, dont nous éprouvons une enfantine nostalgie : « le temps où la terre était grande »... Grande, elle ne l'est plus. Nous l'avons mesurée à coups de raids transcontinentaux et transatlantiques, qui virent le globe glisser follement, documentaire banal et sans relief, sous l'ombre fuyante des ailes immobiles. Cependant, la distance, le temps et l'espace si éperdûment vaincus, cette victoire colossale n'a pu assouvir l'humble faim qui est nôtre, n'a pu réduire ce très simple et vieux besoin de merveilleux qui habite le cœur, où il s'exalte de mourir et de renaître sans cesse. La terre inventoriée sans retour, il restait la mer, la mille fois polluée et toujours vierge mer ! Et s'il est vrai que la littérature est, du moins en une mesure appréciable, l'expression d'une époque et qu'elle en situe le visage, la température, la signification profonde, en ces vingt dernières années, cette assertion s'est trouvée formellement ratifiée par l'abondante production littéraire dont nous sommes redevables à la mer.

Sans doute, dans une étude historique et critique, il importerait de classer, d'analyser et de séparer, dans la littérature maritime, la part de l'exotisme des choses de la mer proprement dites. Ces dernières, à leur tour, réclameraient des subdivisions secondaires selon que les œuvres envisagées relèveraient de la fiction pure, de l'affabulation romanesque, de la création poétique, etc. Ce qui suppose tout un travail de cabinet et de laboratoire pour arriver à faire, assez sommairement encore, le point. Comme il a été dit plus haut, tel ne peut être le dessein de cette communication. Mais déjà, rien qu'à citer des noms d'écrivains de la mer, du moins quelques noms qui d'emblée s'imposent à la mémoire, l'on se surprend à composer de précieuses et substantielles litanies chantant les louanges de celle que Michelet nommait si justement : « la grande femelle du globe ». Voici : Stephenson, Cooleridge,

Daniel de Foe, Jules Verne, Hugo, Conrad, Heredia, Loti, Jack London, Kipling, Byron, Autran, Michelet, Tristan Corbière, Rimbaud, Richepin, Le Goffic, Henri Malo, Louis-Frédéric Rouquette, Charles de la Roncière, Nanssen, Faure, Rouch, Charcot, Johan Bojer, Verhaeren, Willem Kloos, Farrère, Valéry, Marc Elder, Louis Chadourne, Charpentier, Mac Orlan, Ed. Picard, Louis Brauquier, Dorgelès, Paul Chack, Maurice Larouy, André Savignon, Alain Gerbault, Peisson, t'Serstevens, Manfred, César Fauxbras, Valery Larbaud, Bernard Franck, Plivier, Charles Géniaux, Isi Collin, Traven, Kellerman, Em. Bourcier, Théo Beauduin, Vercel, Pierre Daye, Henri-Jacques, Guichard, Constantin Weyer, La Roërie, Vivielle, Thiry, Albrecht Rodenbach, Guido Gezelle, Aloïs Walgrave, Herman Teirlinck et Karel Van de Woestijne. Quant aux romans et poèmes de la mer de ce dernier, ils sont parmi les plus définitifs chefs-d'œuvre des lettres universelles. La liste est forcément incomplète. Mais, en ces noms égrenés à la suite les uns des autres, sans distinction de race, de nationalité, de langue ou d'école, elle est significative de l'influence considérable de la mer sur la littérature moderne en général, et sur les lettres contemporaines, en particulier.

Cependant, à l'origine de la magnifique efflorescence de la littérature maritime, à laquelle nous avons fait allusion, ne faut-il voir que des raisons de hasard, de mode, de contingences favorables ? Nous ne le pensons pas. L'écrivain, le poète de la mer étant, peut-être, par excellence, celui qui exprime l'homme tout entier, ne pourrait-on voir, dans cette floraison qui est son œuvre présente, le désir — reconnu ou non, — de se retremper corps et âme dans une grande évaporation purificatrice ? Ceci, afin que l'esprit qui souffre de terribles violences se venge de la laideur d'un siècle tourmenté, de l'affreux visage de l'homme oublieux de sa dignité si lentement conquise, des soubresauts paniques d'une civilisation acculée à un carrefour suprêmement périlleux. L'eau efface, la présence de la mer régénère, la mer purifie. Et celui qui se confie à elle, recouvre, en retour, un état de grâces singulier, retrouve, entre le ciel et la vague, au centre des libres forces de la nature, ce qui peut demeurer encore de son âme primitive et de l'innocence heureuse des jours anciens.

C'est là, du moins, ce que nous croyons fermement, nous, qui, pour notre modeste part, aimons et vénérons la mer à l'égal d'une femme.